

En route vers Maizerets

Georges-Henri Guillot

Volume 3, numéro 3, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6767ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guillot, G.-H. (1987). En route vers Maizerets. *Cap-aux-Diamants*, 3(3), 59–59.

En route vers Maizerets

Cap-aux-Diamants poursuit la publication de la rubrique tirée d'un ouvrage inédit de Georges-Henri Guillot, intitulé «Contes de Limoilou».

Cette fiction historique, présentée sous forme d'épisodes, retrace la vie de ce quartier autour des années 1930-1940. L'auteur nous fait revivre dans un langage savoureux et pittoresque une partie de ses souvenirs d'enfance.

La journée était belle et chaude, du soleil partout. Les trois amis, Jules, Alphonse et Marielle prirent le chemin de la Canardière pour une excursion à bicyclette à Maizerets. Le trajet se fit presque en silence. De temps en temps, l'on donnait ses impressions concernant le paysage, la route à suivre et le reste... puis l'on se taisait car il fallait porter attention aux cailloux du chemin pour éviter la culbute dans les ornières.

Le chemin de Maizerets était une route de terre; de chaque côté, de grands arbres, des buissons et des fleurs sauvages à profusion. La maison de va-

leurs forces. Subitement la chaloupe enlisée glissa sur la vase et partit dans le courant entraînant les enfants qui, surpris, n'avaient pas lâché prise. En raison de la pente glissante, les trois tombèrent à l'eau abandonnant la chaloupe. À cet endroit, l'eau leur parvenait jusqu'aux aisselles. Alphonse vit Marielle perdre pied, elle dérapait dans la vase gluante. Il la saisit par le bras et la ramena vers le rivage. Jules les rejoignit aussitôt.

Trempés des pieds à la tête, ils avaient froid. Alphonse d'un ton autoritaire les entraîna sur le chemin à l'endroit où ils avaient laissé leurs bicyclettes. «Il n'y a



*Vue de l'étang du domaine de Maizerets (juillet 1912).
(Archives du Séminaire de Québec).*

cances des prêtres du Séminaire, sise près du fleuve, faisait voir son imposante silhouette. Tout près de la maison, un étang en forme d'ellipse entourait une île longue de trois cents pieds environ et large de soixante pieds.

Les enfants étaient émerveillés à la vue de ce site enchanteur. Laissant leurs vélos près de la route, ils s'approchèrent de l'eau. Une chaloupe s'y balançait, retenue à la rive par un cordage. Ils s'agrippèrent solidement à l'embarcation et se mirent à pousser de toutes

qu'une chose à faire, ici il fait chaud, le soleil va nous sécher en un rien de temps. Faites comme moi». Il commença à se déshabiller et dès qu'il enlevait un vêtement, il l'étendait sur la clôture de broche qui longeait le bord du chemin. Jules fit comme lui mais Marielle hésitait...

Après bien des exhortations de la part des garçons, Marielle s'y décida. Elle se souvint d'une serviette de table que sa mère avait mise dans sa boîte à lunch. Elle se déshabilla tenant devant elle la

dite serviette. Ils s'assirent côte à côte sur l'herbe.

Le soleil du milieu du jour leur caressait la peau. Les enfants sentaient la chaleur leur pénétrer la peau.

– Si le curé nous voyait! lança Jules.

– Oh mon Dieu! fit Marielle pointant le doigt, en voilà un...

– Pas vrai! fit Alphonse...

En effet un prêtre s'avancé à pied sur la route. Il se dirigea vers les enfants. Il vit leur nudité et apercevant les vêtements étendus sur la «clôture à linge», croisa les bras et prit un air courroucé. Les enfants firent le récit de leur aventure...

– Mes pauvres enfants, fit l'abbé, il faut vous couvrir, il y a danger d'attraper la pneumonie. Ne bougez pas d'ici, je reviens tout de suite. Il partit en courant et se dirigea vers le pont suspendu qui enjambait l'étang, non loin de l'endroit où les enfants avaient fait naufrage... Pour se rendre à la maison des prêtres, le seul moyen était de passer par ce pont qu'on appelait pont suspendu parce que son tablier était retenu au-dessus de l'eau par un réseau de câbles d'acier. D'aucuns l'appelaient le pont branlant à cause du mouvement de balancement que produisait le poids des passants. Un autre pont semblable s'élevait de l'autre côté de l'étang.

Des yeux, les enfants suivirent l'abbé; ce fut un éclat de rire quand ils le virent passer sur le pont en courant. On aurait dit un acrobate faisant des voltiges sur une bande élastique...

L'abbé revint peu après:

– «Prenez ça, dit-il, en leur tendant des couvertes de laine. J'espère, continua-t-il, que vous me les rapporterez avant de vous en aller».

Environ une heure passa, les enfants se rhabillèrent. Ils traversèrent le pont suspendu. C'était pour eux une grande joie de passer pour la première fois sur un pont branlant qui sursautait à chacun de leurs pas.

Une fois les couvertures rendues à leur propriétaire, ils firent le tour de la petite île, s'assirent quelques instants dans les balançoires le long de l'étang, repassèrent de nouveau sur le pont et, ayant récupéré leurs bicyclettes, prirent le chemin du retour.

Revenus à Limoilou, ils se séparèrent se disant au revoir d'un geste de la main. ♦

Georges-Henri Guillot